

Prologue

Cité de Greenford, Birmingham, début 1983

Mère m'incendia de ses yeux verts.

— Quand on entrera, tu fais ce que je te dis, compris ?
J'opinai, mais elle s'était déjà tournée vers la porte qui s'ouvrit sur un homme joufflu.

— Entrez, entrez, dit-il, le regard fouillant la rue.

On entra. C'était une jolie maison. Sans les taches sur la moquette ou la puanteur de cigarette qu'on avait chez nous.

Mère m'avait dit que l'homme s'appelait Larry. C'était un de ses amis. Mère avait beaucoup d'amis masculins, même après qu'on était allées vivre avec Dave. Larry, lui, habitait avec sa mère. Quand on passa dans le salon, il lui cria :

— Bon, maman ! Laisse-nous !

On venait d'arriver, et mère levait déjà la voix en s'adressant à la mère de Larry, une grosse femme qui n'appréciait pas qu'on lui parle ainsi chez elle. Et elle le fit savoir. Mère était toujours ainsi : elle énervait les gens, leur criait après. Il ne lui fallait jamais longtemps pour perdre son sang-froid.

Quand la mère de Larry fut partie, mère et lui s'assirent sur le canapé. J'étais dans un fauteuil dans le bow-window. Je me demandais si on allait me proposer un biscuit. Certains des amis de mère me donnaient des biscuits au chocolat comme des Wagon Wheels pendant qu'ils restaient là à bavarder. Manifestement, ce ne serait pas le cas aujourd'hui.

Tout d'un coup, mère et Larry se mirent à s'embrasser. Leurs baisers sonores et baveux étouffaient le bruit de l'horloge sur le manteau de la cheminée. Même si je l'avais voulu, impossible de détourner le regard. Larry respirait fort, et ses baisers se firent plus avides. Ses mains se promenaient partout sur le corps de mère : ses cheveux, son cou, sa poitrine. Elles remontaient sur ses jambes. Il les bougeait avec une telle énergie que c'était comme s'il en avait eu plus de deux. Elles étaient partout.

Ils ôtèrent leurs habits. Larry voulut enlever le haut de mère, mais elle prit les choses en mains et le fit elle-même. Pendant ce temps, il retira sa chemise, ses chaussures, ses chaussettes et entreprit de défaire sa ceinture.

Mère se leva et baissa son pantalon.

— Regarde par la fenêtre, toi, me dit-elle.

Je me retournai et regardai dehors. Il ne se passait pas grand-chose dans la rue. Quelques voitures garées, quelques mamans avec des poussettes, deux autres personnes un peu plus loin, qui bavardaient. J'observai les autres maisons et me demandai si d'autres gens y faisaient la même chose que ces deux-là.

Dans mon dos, mère et Larry respiraient plus bruyamment encore et, bientôt, ils se mirent à gémir.

J'entendis des bruits de tâtonnement et des jurons, puis les gémissements prirent un rythme plus rapide. Je n'avais aucune idée à l'époque de ce qui se passait. En tout cas, cela semblait désagréable.

Je m'efforçai de regarder par la fenêtre, mais les bruits dans mon dos m'empêchaient de me concentrer sur quoi que ce soit. J'avais envie de me retourner, mais je savais ce qui se passerait si mère s'en rendait compte. Et puis, j'avais comme l'impression que je n'aimerais pas ce que je verrais.

Cela sembla durer pendant des heures, mais ce fut plus probablement à peine quelques minutes. Les gémissements de Larry s'accéléchèrent. Il devait certainement souffrir. Au moment où j'allais me retourner pour voir ce qui se passait, cela s'arrêta.

La respiration de mère redevint vite normale. Elle n'était jamais longtemps essoufflée. Probablement grâce à toutes ces promenades dans la cité. Le souffle de Larry était un peu plus laborieux. Comme s'il avait couru après un bus.

Mère ne m'adressa la parole que quand ce fut fini et qu'ils avaient retrouvé leur respiration normale.

— C'est bon, tu peux te retourner.

Ils se rhabillèrent. Larry avait le visage rouge. Il se recoiffa.

Maintenant que tout était rentré dans l'ordre, je me demandais si, peut-être, j'aurais ce biscuit. Mais on ne resta pas. À peine mère était-elle rhabillée qu'elle dit :

— Allez, Col. On part.

On rejoignit la porte.

— À plus, dit mère.

On rentra à la maison, mère fonçant devant, mes petites jambes essayant de suivre. On arriva à notre appartement. Au moment de franchir la porte de l'immeuble, mère se tourna, son regard lançant à nouveau des éclairs.

— Tu dis pas un mot de tout ça à Dave, compris ? Tu lui dis où on était, je te tue.

Quand on est parent, on a pour instinct naturel d'aimer, de protéger et d'élever ses enfants. Quand ils tombent, on les relève et on chasse la douleur d'un baiser. Quand ils font des cauchemars, on les enlace jusqu'à ce qu'ils se sentent en sécurité. On fait tout notre possible pour les encourager à explorer la vie et à prendre des décisions. S'ils hésitent, on les aide à rassembler les éléments. Dans le royaume animal, les règles sont les mêmes : les mères protègent leurs petits en usant de tous les moyens nécessaires.

La plupart des mères apprennent la dure tâche d'être un parent grâce à l'instinct et à la sagesse des générations qui les ont précédées. Bon nombre de mes amies se sont tournées vers leur mère pour être soutenues et conseillées. J'aurais aimé pouvoir en faire autant.

Je ne me rappelle pas ma mère me tenant la main, même quand j'étais petite. Elle ne m'a jamais fait de câlins quand j'étais malade, ne m'a jamais dit qu'elle m'aimait, ne m'a jamais dit qu'elle tenait à moi.

Non, ma mère étalait sa passion différemment : par la violence. La plupart du temps, c'étaient des gifles et des coups de pied, mais, parfois, elle m'arrachait des

touffes de cheveux, voire me mordait. S'il m'arrivait de me défendre, j'avais l'impression que c'était mal. En dépit de sa cruauté, elle m'avait enfoncé dans le crâne qu'un enfant devait respecter ses parents.

Et puis, mère aimait à dire :

— Je t'ai mise au monde et je peux te supprimer d'un claquement de doigts.

Noëls, anniversaires, vacances heureuses en famille, sorties spéciales ou ne serait-ce que des câlins sur le canapé avant le coucher... Je n'ai aucun souvenir de la sorte. Aucun de mémorable, en tout cas. Pour moi, le bonheur était un moment fugace, parfois volé. Il n'était pas durable, même à l'arrière-plan.

Car mes souvenirs remontent à loin ; je trouve même que j'ai une trop bonne mémoire. Mais, d'autres fois, quand je cherche à me rappeler certains souvenirs très anciens, c'est comme de vouloir rassembler les pièces d'un gigantesque puzzle.

Je sais que je suis née un soir, le jeudi 7 septembre 1977, au Marston Green Hospital de Birmingham, un hôpital démolé depuis. J'ignore combien je pesais, mais je sais que ma mère a perdu les eaux dans un bus sur Cuckoo Bridge alors qu'elle se rendait en ville. Par chance, elle était avec sa sœur, qui put l'emmener à l'hôpital. Je ne sais rien d'autre sur ma naissance, des choses qu'une mère partage avec son premier-né. Je suis née, voilà tout.

Mère m'a ramenée à Nechells, un quartier déshérité caractérisé par de grandes tours. Comme une grande partie de sa famille y habitait, elle y avait toute l'aide nécessaire.

Ma mère s'appelait Maureen. C'était une blonde très mince, pas désagréable à regarder, mais avec une bouche qui pouvait cracher du venin. Elle avait les yeux verts d'un monstre. Quand elle fixait ou foudroyait les gens du regard, la plupart filaient se planquer. Cela ne la gênait pas de crier, de jurer ou même de se battre en public. Quand elle était de mauvaise humeur, tout le monde le savait. Même sa propre famille faisait les frais de ses remarques cinglantes et de ses crises. Elle se battait souvent avec ses frères, ses sœurs et ses parents sans jamais montrer de remords.

Mes grands-parents ne voyaient mère, me disaient-ils, que quand elle voulait quelque chose (en général de l'argent) et ils considéraient que, moins ils la voyaient, mieux ils se portaient. Mère se battait si souvent que cela avait des répercussions sur ses sœurs : ses ennemis se rabattaient sur elles pour l'atteindre, allant même jusqu'à les tabasser pour faire passer le message, mais elle s'en fichait. Plutôt que de s'excuser pour la souffrance qu'elle causait, elle en riait.

Je me suis souvent demandé si elle ne faisait pas tout pour les repousser. De toute façon, elle s'était brouillée avec sa famille bien avant ma naissance.

À vingt-quatre ans, elle se mit à sortir avec un petit malfrat appelé Philip, qu'elle connaissait depuis son adolescence. Ils avaient une relation hautement explosive. Mère revenait souvent avec les yeux au beurre noir, les poignets foulés ou les lèvres tuméfiées. Phil ne cessait d'entrer et de sortir de prison pour cambriolages et vols de voitures. Je ne cherche pas à excuser ses

actes, mais il faisait ce qu'il faisait pour survivre, pour mettre de la nourriture sur la table.

Lors d'un de ses séjours en prison, mère se mit à fréquenter une tout autre clique. Phil envoyait des parents et des amis vérifier qu'elle se tenait à carreau, mais il ne se doutait pas que mère était une prostituée et que ces gens étaient ses clients.

Malgré tous les efforts de Phil pour la discipliner, elle continuait à rencontrer des hommes. Elle devint imprudente et, du coup, tomba enceinte de moi. D'après ce que je sais, elle avait une peur bleue de la réaction de Phil. Pourtant, quand elle le lui dit, il fut ravi. Il savait que le bébé n'était pas le sien, mais cela ne lui importait pas. On m'appela Collette Marie, en l'honneur de la sœur de Phil, Marie, qui devint aussi ma marraine. Ils étaient tous deux fous de moi à ma naissance, m'a-t-on dit. Du moins, au début.

Ils vivaient dans un appartement au premier étage d'un immeuble de Nechells et fréquentaient le cercle d'amis avec lequel ils avaient grandi. Mère appelait Phil et ses amis les *teddy boys*, ces adolescents rebelles des années 1950. Ils portaient la banane, le blouson de cuir et les chaussures noires, bleues ou rouges assorties à leur tenue.

Mes grands-parents espéraient que ma naissance pourrait rapprocher mère et Phil, ce qui sembla le cas pendant un temps. Leurs espoirs furent toutefois rapidement réduits à néant. Ils se remirent bien vite à se tourmenter mutuellement. Phil m'aimait, mais il ne pouvait pas pardonner son infidélité à ma mère, et les

roustes qu'elle reçut étaient, m'a-t-on dit, extrêmement violentes.

La fureur de Phil ne se cantonnait pas à mère. Il menaçait souvent mon grand-père quand il osait défendre sa fille. Ma grand-mère était bouleversée par ses contusions. C'était son bébé et elle ne savait pas quoi faire pour arrêter Phil. Mais Phil ne passa pas une fois sa colère sur moi. Pour lui, j'étais son bébé. Quand il était là, il me protégeait. Sinon, j'étais à la merci de ma mère.

Et les années prouvèrent qu'être en compagnie de mère n'était pas ce qui convenait le mieux à un enfant. Dans mon cas, c'était pire que pour quiconque.

En principe, je ne devrais plus être de ce monde. Je devrais n'être qu'une statistique de plus. Un cas qu'on lit dans les journaux, un de ces enfants morts à cause d'une violence et d'une négligence extrêmes.

Je faillis ne pas atteindre mon quatrième anniversaire.

Bien sûr, je ne m'en souviens pas. Je ne découvris l'horrible vérité sur l'incident survenu alors que j'avais à peine trois ans que bien plus tard, à partir de témoignages de parents et de la lecture de mon dossier de l'assistance sociale, quand je pus enfin l'obtenir.

Mère était censée me surveiller. On vivait seules dans son appartement, situé à l'époque au premier étage. Elle était sortie toute la nuit, n'était rentrée qu'à 3 h du matin. Elle m'avait laissée sous la surveillance d'un inconnu. Il n'était plus là le matin, et mère était couchée sur le lit, complètement K.-O. Pendant qu'elle gisait dans cet état comateux, je grimpai on ne sait comment sur le rebord de la fenêtre, ouvris la vitre et tombai.

Une voisine me trouva par terre dehors. Inconsciente.

Mère ne l'apprit que quand la voisine frappa à la porte, mon corps flasque dans ses bras. J'avais une frac-

ture du crâne et une jambe cassée, mais, par une chance incroyable, j'étais encore en vie.

La police fut appelée. Mère soutint qu'elle était dans la cuisine et qu'elle ne comprenait pas ce qui s'était passé.

— Je ne l'ai quittée des yeux qu'une seconde, dit-elle. Vous savez comment sont les enfants.

D'autres membres de la famille donnèrent leur version des faits. Mère sortait souvent, me laissant, moi, une enfant de trois ans, me débrouiller seule. Pourtant, même si je savais que ce qui était arrivé était grave, je gobai plus tard l'explication de ma mère : c'était une de ces choses qui pouvaient arriver à n'importe qui, un événement isolé.

Mais ce n'était pas un événement isolé. Peu après, un voisin me vit à nouveau sur le rebord de la fenêtre. Un pas de plus et j'aurais plongé vers le sol. Cette fois-ci, je n'aurais peut-être pas eu autant de chance.

Mère en parlait à peine. Elle l'écartait d'un geste dès qu'on le mentionnait. J'étais vivante, non ? De quoi allais-je me plaindre ?

Il me fallut des années et des années, presque une vie entière de sévices, de négligences, d'angoisses et de souffrances qui me poussèrent au bord du suicide, non pas une mais plusieurs fois, pour découvrir la vérité sur ma petite enfance.

Il m'arriva de regretter cette « chance incroyable » : j'aurais préféré mourir ce jour-là. Je commençais à croire ce que mère me serinait :

— Tu n'aurais jamais dû naître.

Des souvenirs vagues, fragmentés, me hantent comme

de mauvais rêves. Je me rappelle être seule dans un appartement plongé dans le noir et appeler ma maman sans obtenir de réponse. Je me rappelle chercher mère partout, mais ne voir que les visages d'hommes inconnus. Les rares fois où mère était là, elle était en colère, elle était violente, elle me frappait. La plupart du temps, j'ignorais ce que j'avais fait de mal. J'étais trébuchée de droite et de gauche, passant d'une personne à une autre. Peut-être est-ce la raison pour laquelle je n'ai jamais été timide avec des étrangers. Je ne cessais de chercher ce visage amical que je ne trouvais pas chez moi.

Ce ne sont là que des souvenirs. Quand j'appris enfin la vérité sur ma vie, je découvris une existence encore plus horrible que tout ce qu'on m'avait raconté à l'adolescence, et c'était déjà particulièrement odieux.

Mon grand-père me raconta un jour que le comportement de mère envers moi le révoltait tellement que, si j'étais morte lors de ma chute du premier étage, mère aurait dû quitter Birmingham pour de bon. C'était aussi pour cela que je restais souvent chez mes grands-parents.

Un tel épisode aurait dû mettre du plomb dans la cervelle de mère. Eh bien, non, elle resta tout aussi irresponsable. Comme si elle n'en avait rien à faire, de moi, de tout.

Puisque Phil n'en finissait pas de faire des séjours en prison, mes grands-parents m'achetaient tous mes vêtements et veillaient à ce que je sois propre, nourrie et en bonne santé. En tout cas, c'est ce qu'ils me dirent à l'époque.

Parce que ma mère était une prostituée, cela l'amena plusieurs fois devant les tribunaux, et les services sociaux s'interrogèrent sur son aptitude à s'occuper de moi. Par deux fois, on lui retira ma garde ; j'avais dix-huit mois la première, deux ans la deuxième. Mère se moquait tellement des autorités que mes grands-parents devinrent apparemment mes tuteurs légaux. Longtemps, j'ignorai tout des circonstances du placement : comment on en était arrivé là, ce qui se passa pendant cette période et pourquoi j'en fus retirée.

Une grande partie de ma vie, au lieu de m'appesantir sur les mauvais côtés, je choisis de me concentrer sur les moments et les sensations fugaces de bonheur. Il me fallait quelque chose à quoi me raccrocher.

Malgré mes différents placements en famille d'accueil, j'ai le souvenir d'être avec mère, traînée d'un magasin à l'autre. Elle s'arrêtait à chaque kiosque à journaux et parlait au vendeur, puis avec un homme qui vendait des pommes de terre l'hiver et des glaces l'été. Les pommes de terre étaient minuscules et cuites dans un four noir à l'ancienne. À l'aide d'une mesure, l'homme les versait dans un cône en papier blanc. Je les recouvrais d'une bonne dose de sel et je passais mon doigt au fond du cône avant de lécher les petits grains blancs. Ma langue brûlait, mais le goût en valait la peine. En été, il conservait ses litres de glace dans un congélateur. Il prélevait la quantité pour un cône, et j'avais plus d'un parfum parfois. Mère aimait sa glace entre deux gaufrettes.

J'ai aussi un souvenir très net du nombre de punks qu'on voyait, avec leurs cheveux dressés en crêtes de toutes les couleurs. Bien sûr, j'en avais une peur bleue,

et mère disait que je hurlais dès que j'en voyais un dans la rue. Un jour, je criai tant qu'elle menaça de me laisser dans une cabine téléphonique. Ne parvenant pas à me faire taire, elle mit sa menace à exécution. À cette époque, les cabines étaient grandes et rouges, avec une porte si lourde qu'il fallait ses deux mains pour l'ouvrir. Mère m'y enferma et partit. Elle voulait me donner une leçon, mais elle ne me quitta pas des yeux, me dit-elle. J'ignore combien de temps j'y suis restée.

Ces souvenirs de ma mère font partie des seuls véritables que j'ai de cette époque, car elle était rarement là. Je me rappelle vaguement être assise seule, sur des paliers en pierre dure et froide pendant que mère était chez un ami masculin.

Il lui arrivait aussi de disparaître, me laissant parmi un océan de visages inconnus, uniquement des hommes. J'ignorais qui ils étaient ou quelles étaient leurs intentions.

Rien d'étonnant alors à ce que certains des moments les plus heureux de cette époque correspondent aux fois où je n'étais pas avec elle, mais où je me trouvais chez ma mamie. Mon oncle Darren et ma tante Wendy y habitaient encore, et ils avaient toujours plein d'amis à la maison. Darren me faisait tourner par les bras, et mamie lui hurlait, « Tu vas lui déboîter les épaules », mais j'adorais ça. Je bondissais, le suppliant de recommencer, et il obtempérait dès que mamie avait le dos tourné. Je retombais par terre avec la tête qui tournait, riant tellement que j'en avais mal au ventre. Je vénérerais mon oncle. Il m'emmenait au parc jouer au foot avec ses copains. Il se cacha un jour et, ne le voyant pas,

je crus qu'il m'avait abandonnée et je me mis à hurler. S'il trouva cela hilarant, quand je le racontai à mamie, elle lui donna une telle gifle sur l'oreille qu'elle devint violette.

Wendy était plus âgée ; elle avait quinze ans de plus que moi. On restait dans le salon de mamie, la chaîne à fond, à écouter de la musique. On adorait les tomates toutes les deux, qu'on recouvrait de sel et qu'on mangeait sur le canapé en piochant directement dans le sac. Tout le monde aimait Wendy. Je me disputais régulièrement avec mes cousins pour savoir qui passerait le week-end avec elle. C'était souvent moi, mère sortant faire ses affaires de son côté.

Elle rompit avec Phil. C'était inéluctable et, pourtant, Phil fut anéanti. Il se mit à boire, puis passa aux drogues dures. Son appartement était comme un lieu sacré pour moi. Le moindre centimètre de mur était recouvert de photos.

Mon papi n'eut alors plus aucune confiance en mère pour s'occuper de moi. Au moins, quand Phil était dans les parages, il savait qu'aucun mal ne me serait fait, mais, sans lui, j'étais à la merci de mère, et grand-père savait parfaitement ce que cela signifiait.

Malgré des premières années chaotiques, j'allai au jardin d'enfants. C'était à cinq minutes de marche de chez mamie et cela me plaisait beaucoup. Je me revois manger des sandwiches à la confiture au déjeuner et être presque toujours sur le toboggan. Les après-midi où j'y allais, mère venait me chercher et m'emmenait retrouver mamie au travail. Il y avait une boutique en face du jardin d'enfants qui vendait de tout, depuis les fruits et

les légumes jusqu'aux pelotes de laine. Elle était minuscule et la propriétaire était adorable. Elle avait de longs cheveux roux ondulés et le visage couvert de taches de rousseur. Elle souriait toujours et, si parfois je ne lui retournais pas son sourire, elle n'en continuait pas moins à rayonner – un vrai soleil. Chaque jour, elle nous arrêtait sur notre passage pour me donner une carotte qu'elle venait de peler. J'adorais les tomates, mais aussi les carottes. Mère disait que je geignais jusqu'à ce qu'elle aille m'en chercher une dans la boutique. La dame était si habituée à notre venue chaque jour qu'elle préparait la carotte pour ma sortie du jardin d'enfants.

Je m'accrochais à ces instants de bonheur, ils me permettaient de savoir qu'il était *possible* d'avoir de bons moments. Peut-être étais-je trop jeune alors pour me rappeler les mauvais. Peut-être les refoulais-je.

Quoi qu'il en soit, j'aimais ces premières années avec mes grands-parents, ma tante, mon oncle et mes cousins.

Comme j'aurais voulu que cela dure ! Mais, quand j'eus l'âge de quatre ans, les cauchemars commencèrent.